

tous ces gens se penchaient aux fenêtres ouvertes, regardant ce qui se passait dans la salle en bas.

Il paraît que Louise me voyait venir, car elle sortit en me disant toute souriante :

— Ah ! monsieur Florence, vous arrivez bien... Entrez !... Venez voir le beau piano que mon père m'achète.

— C'est pour cela que j'arrive, mon enfant, lui dis-je en entrant dans la salle, fraîchement repeinte et tapissée de papier à petites fleurs bleu de ciel.

Le piano se trouvait placé entre les deux fenêtres qui donnent sur la rue. M. Jean, avec son grand front chauve, les mains croisées sur le dos, se promenait de long en large d'un air grave.

— Ah ! c'est vous, monsieur Florence, dit-il en s'arrêtant ; vous venez voir notre instrument ! Eh bien, regardez... Qu'en dites-vous ?

Il paraissait tout fier, et non sans raison, car ce meuble, par sa splendeur, dépassait encore mon entente ; il était en bois de palissandre, à poignées de cuivre doré, haut, droit, en forme de buffet ; il reluisait comme un miroir, et rien que par sa forme extérieure, on devinait qu'il devait être excellent. Ce n'est pas pour des pianos de Harchkirch qu'on prodigue un pareil travail. Mais tout ce que je pouvais supposer n'était rien auprès de ce que je devais entendre.

Louise, bien contente de me montrer son talent pour la musique, s'était dépêchée d'ouvrir ; les belles touches d'ivoire et les demi-tons en ébène brillaient au soleil ; et quand ses petites mains blanches se mirent à courir, montant et descendant les octaves comme l'éclair, et que j'entendis ces sons de flûte, de de hautbois, et dans la basse, ces sons pleins, graves, sonores comme des timbres, alors vraiment je crus être en paradis.

Louise était bien plus forte que moi ; elle avait un doigté qui montrait tous les soins que les arts d'agrément obtiennent à Molsheim ; oui, on doit rendre justice aux chères sœurs, elles ne négligent rien sous ce rapport.

Seulement, s'il m'est permis de le dire, la liaison des accords, qu'on ne peut obtenir que par l'exercice de l'orgue, où tous les sons doivent être filés ; cette liaison, le passage d'un son dans un autre, qu'on appelle fugue, et que le vieux Labadie connaissait si bien, et quelques autres détails d'expression lui manquaient encore. Mais elle n'en jouait pas moins bien pour cela, et la précipitation qu'elle mettait à me montrer son savoir nuisait peut-être aussi un peu à la mesure.

Enfin, je n'avais rien à dire, et je fus ravi de l'entendre. Je lui fis compliment, heureux de l'appeler mon élève ; ses yeux brillaient de satisfaction.

— Vous êtes content, vraiment content, mon cher monsieur Florence ? disait-elle.

— Je suis fier, lui dis-je, tu me fais honneur sous tous les rapports.

— Eh bien, as-eyez-vous, s'écriait-elle, il faut aussi que je chante. Vous m'accompagnerez, monsieur Florence, vous chanterez avec moi.

— A quoi penses-tu donc ? lui dis-je alors ; moi chanter avec toi !... Mais je ne connais que des airs d'église, des *Kyrie*, des *Gloria in excelsis*, des *Alleluia*...

— C'est égal, c'est égal !... Eh bien, nous chanterons des chants d'église. A la chapelle des chères sœurs je chantais les

contre-alto. Vous avez une belle basse, monsieur Florence, il faut que nous chantions ensemble.

Alors, voyant cela, pour ne pas la contrarier, j'envoyai un de mes élèves qui regardait à la fenêtre, chercher bien vite le cahier de l'orgue à la maison. Il partit pieds nus, dans la poussière, et revint cinq minutes après, ne s'étant pas trompé.

M. Jean, qui ne connaissait plus que la volonté de sa fille, paraissait aussi joyeux de nous entendre chanter. Je déployai donc mon cahier sur le pupitre reluisant, je posai mes pieds sur les belles pédales, et d'un ton ferme, après avoir marqué les trois temps du départ : — une, deux, trois ! — nous partîmes sur un grand *Kyrie*, comme en pleine cathédrale :

— *Kyrie... Kyrie... Kyrie... e... e... eleison...*

Jamais je n'aurais cru que Louise avait une aussi belle voix ; c'était une voix pleine, touchante, et qui montait, qui montait jusqu'au ciel. Dans le premier moment, j'en eus comme le frisson ; j'ouvrais de grands yeux, croyant que cela monterait toujours ; heureusement les notes étaient marquées, il fallait les suivre. Et comme rien ne vous anime et vous encourage comme d'être soutenu par une voix magnifique, je ne me souviens pas non plus d'avoir aussi bien chanté de ma vie ; il me semblait que ma basse était digne d'accompagner un chant pareil.

Voilà l'effet de l'émulation !... Quand vous chantez sur un vieil orgue asthmatique, dans une petite église sans écho, où les enfants de cœur poussent des cris perçants et confus, en présence de vieilles gens dispersés dans les bancs, et qui n'écourent même pas, parce qu'ils sont devenus sourds, alors vous avez beau tirer tous les registres, enfler votre voix, presser les grosses pédales, c'est de la misère, de la vraie misère.

Ah ! quelle différence ce jour-là.

M. Jean avait ouvert les fenêtres au large ; tout le village dehors nous écoutait et nous n'y pensions même pas ; le plaisir de chanter tantôt un *Alleluia*, tantôt un *O Solutaris*, nous emportait et nous enthousiasmait. J'étais redevenu comme un enfant ; tout ce que voulait Louise, je le faisais ; et la nuit arriva, comme s'il ne s'était pas écoulé une minute. Alors seulement je me rappelai que l'heure du souper était passée ; je me levai, disant :

— Et ma femme... Juliette... qui m'attendent !

M. Jean riait ; il voulait me retenir pour souper, mais ayant promis de rentrer, cela ne me parut pas convenable. Je sortis donc. Louise et son père m'accompagnèrent. Le vieux disait :

— Ça marche !... Ça va très bien !... Oui, ces Parisiens-là font de fameux instruments ; mais aussi, monsieur Florence, ça coûte !... Devinez voir un peu ce que me coûte ce piano-là.

— Ça ne peut jamais coûter trop cher, monsieur Rantzau, lui répondis-je ; quand une chose est parfaite, elle n'est jamais trop chère.

— Sans doute... sans doute... d'une façon, disait-il en riant ; mais un piano de deux mille francs !...

— Bah ! ce n'est pas une affaire pour vous...

— Non !... non !... Je peux bien me permettre ça !... Mais deux mille francs sont toujours deux mille francs ; il me faut vendre des quintaux de salin et des voitures de paille et de foin pour me rattraper... Deux mille francs !... Les Parisiens ne doivent pas y perdre à faire des pianos, ils doivent y trouver leur compte.